

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les lettres de François Guizot et de Dorothée de Benckendorf, princesse de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[127. Val-Richer, Mardi 11 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## **127. Val-Richer, Mardi 11 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Autoportrait](#), [Discours du for intérieur](#), [Mandat local](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#)

### **Relations entre les lettres**

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

### **Présentation**

Date 1838-09-11

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Certainement l'état de Marie n'est pas naturel. [...] Je ne peux me soucier vraiment que de trois choses, les gens que j'aime, les affaires publiques et les questions religieuses.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°164/194

### **Information générales**

Langue Français

Cote

- 385, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2

- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/474-478

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

127 mardi 11 sept. 7 heures 1/2

Certainement l'état de Marie n'est pas naturel. Regardez-y bien et prenez les arrangements, convenables. Je suis préoccupé pour vous de cet ennui nouveau, qui peut-être aussi un trouble. Il est bon qu'elle vous quitte pour quelque temps. La Duchesse de Talleyrand est assez propre, avec son air féroce, à lui imposer une contrainte sanitaire. J'attends impatiemment le résultat de vos délibérations avec Lady Granville. J'ai bien envie d'être jaloux d'elle. Quoique jaloux, je suis charmé de son retour. Elle vous est aussi utile qu'agréable, de bon conseil et de doux passe-temps. Nous avons raison de tenir au Cabinet Whig. Du reste, j'espère qu'il tiendra. Avez-vous lu sur son compte et sur la dernière session du Parlement, un article assez intéressant de M. Duvergier de Hauranne dans la Revue française qui vient de paraître ? Qui dit-on des démentis de M. Molé au général Bugrand ? L'opposition a bien peu d'esprit. C'est la légèreté de M. Molé qu'il faudrait poursuivre. Evidemment, il a dit au général Bugrand ce que celui-ci a répété. Ce n'est que cela ; mais c'est bien quelque chose. Evidemment l'affaire suisse va tomber dans l'eau. La suisse prend son temps pour faire une platitude. On a fait de tous temps des platitudes, mais autrefois, elles n'étaient pas précédées de ces éclats publics de ces fanfaronnades qui sans les empêcher aujourd'hui, les rendent parfaitement ridicules. A la vérité, il n'y a plus de ridicule ; nous en avons perdu la liberté et presque le sentiment. Depuis que le genre humain tout entier est en scène, on n'ose plus se moquer de personne.

Vous vous seriez moquée de moi hier si vous aviez eu avec quelle prolixité, quelle gravité je discutais avec les autorités de St Ouen, la question d'un bout de chemin vicinal que je veux échanger contre un autre. Vous vous sentez un peu jalouse du Val Richer. Vous avez bien tort. Je fais de mon mieux pour prendre intérêt à tout cela. J'y donne du temps, de l'attention. Je m'occupe sérieusement d'une plantation, d'un vase, d'un meuble d'une gravure. Je n'y ai point mauvaise grâce, je vous assure, et les assistants me savent, je crois, très bon gré de mon empressement et de mon plaisir.

Mais au fait tout cela est parfaitement superficiel tout cela ne m'occupe, ni ne m'amuse ; mon temps est plein mais rien que mon temps ; et quand je rentre dans mon Cabinet, je ne retrouve dans ma pensée à peu près rien de ce qui a rempli ma journée. Je ne puis me soucier vraiment et m'occuper sérieusement que de trois choses, les gens que j'aime, les affaires publiques, et les questions religieuses. Je comprends qu'on se donne tout entier à une personne, à la politique, ou à Dieu. Le reste n'en vaut pas la peine.

Je suis bien aise que vous ayez causé à fond avec Médem. Il faut qu'une fois au moins un homme d'esprit dise votre position ici et comment vous vivez. Si de l'autre côté, il y avait aussi un vrai homme d'esprit, rien de tout ce qui vous arrive, n'arriverait. Vous avez bien raison. Toutes les fois que deux hommes d'esprit se voient, ils se séparent contents l'un de l'autre. M. de Metternich et Thiers ont dû s'amuser beaucoup. Thiers fait profession d'être absorbé dans l'histoire de

Florence.

10 heures

La phrase me déplaît aussi. Merci de me la pardonner. Un seul mot pourtant, pour excuser. Je ne veux, je ne puis penser à moi, à mon bonheur, à mon plaisir et y subordonner toutes choses, que si je suis pour vous tout ce que je veux être. A cette seule condition, je vous garde à tout prix. Si cela n'était pas, je ne penserais plus qu'à vous, aux intérêts et aux convenances de votre avenir, de votre avenir à vous seule. Voilà mon sentiment quand j'ai écrit cette phrase. Pardonnez-la moi encore ; mais ne dites pas qu'il y a de la glace dessous. G.

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 11 septembre 1838

Heure 7 heures 1/2

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 127. Val-Richer, Mardi 11 septembre 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1838-09-11.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 02/12/2022 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1516>

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 29/11/2022

---

Évidemment l'état de Marie n'est pas naturel. Regardez-y bien et prenez les arrangements convenables. Le tiers procède pour vous de tel ou tel nouveau, qui peut être aussi un trouble. Il est bon qu'elle vous quitte pour quelque temps. La duchesse de Tallibrand est très propre, avec son air forcé, à lui imposer une contrainte salutaire. D'ailleurs impatientement de connaître de vos délibérations avec Lady Beauville. J'ai bien envie d'être jaloux d'elle. Quoique jaloux, je suis charmé de son retour. Elle vous est aussi utile qu'agréable, de bon conseil et de sous-patte-tout. Nous avons raison de tenir au cabinet Coburg. Du reste, j'espère qu'il tiendra. Avez-vous lu, sur son compte et sur la dernière session du Parlement, un article assez intéressant de M. Duvorgne de Haverame dans la Revue française qui vient de paraître ?

Qui dit-on des déments de M. Mole au général Bugeaud? L'opposition a bien peu d'esprit. C'est la légèreté de M. Mole qui se fonderait poursuivre. Évidemment, il a dit au général Bugeaud ce que celui-ci a répété. Ce n'est que cela; mais c'est bien quelque chose.

Évidemment l'affaire Suisse va tomber dans l'eau. La Suisse prend son temps pour faire une platitude. On a

fait de tous deux des platitudes, mais autrefois elle n'était  
pas précédée de ces éclats publics, de ces funtrevouades, qui, dans  
les empêchés aujourd'hui, les rendent presque totalement ridicules.  
à la vérité, il n'y a plus de ridicule; nous en avons  
perdu la liberté, et presque le sentiment. Depuis que les  
yeux humains tout entiers est en ligne, on n'est plus des  
moqueurs de personnes.

Mais vous bruyez moquer de moi bien si vous avez eu  
avec quelle prolixité, quelle gravité je discutais, avec les  
autorités, de ce que l'on la question d'un bout de chemin vicinal  
que je veux échanger contre un autre. Vous vous sentez un  
peu jaloux de Wat. Riches. Vous avez bien tort. Je suis  
de mon mieux pour prendre intérêt à tout cela. Si donne  
du tour, de l'attention. Je m'occupe évidemment d'une  
plantation d'un vase, d'un meuble, d'une gravure. Il n'y a  
peut-être mauvais genre, je vous assure et le travail me  
s'avant je crois, très bon gré de mon empressement et de mon  
plaisir. Mais au fait tout cela est parfaitement superficiel,  
tout cela me m'occupe ni ne m'amuse. mon tour est plus,  
mais rien que mon temps, et quand je rentre dans mon  
cabinet, je ne retrouve dans ma pensée à peu près rien de  
ce qui a rempli ma journée. Je ne puis me divertir vraiment  
et m'occuper sérieusement que de trois chose, le genre que  
j'aime, les affaires publiques, et les questions religieuses. Je  
comprends qu'on se donne tout entier à une personne, à  
la politique ou à Dieu. Le reste nous vient par la peine.

Je suis  
sans  
prostitution  
avait au  
arrivé.  
Vous  
d'esprit  
de Mel  
fait pr  
  
La p  
Seul m  
peut  
toutes  
être.  
cela m  
aux co  
Voilà  
moi m

Je suis bien sûr que vous n'avez causé à fond avec Madem. Et  
sans qu'une fois au moins un homme d'esprit dise votre  
position ici et comment vous vivez. Si de l'autre côté, il y  
avait aussi un vrai homme d'esprit rien de tout ce qui vous  
arrive n'arriverait.

Vous avez bien raison. Toutes les fois que deux hommes  
d'esprit se voient, ils se disputent contents l'un de l'autre. M.  
de Metternich et Thiers ont dû s'amuser beaucoup. Thiers  
fait profession d'être absorbé dans l'histoire de Florence.

10 heures.

La phrase me déplait aussi. Merci de me la pardonner. Un  
seul mot pourtant, pour excuser. Je ne veux, je ne puis  
penser à moi à mon bonheur, à mon plaisir, et y subordonner  
toutes choses que si je suis pour vous tout ce que je veux  
être. À cette seule condition, je vous garde à tout prix. Si  
cela n'était pas, je ne poursuivrais plus qu'à vous, aux intérêts, et  
aux convenances de votre avenir, de votre avenir à vous seuls.  
Voilà mon sentiment quand j'ai écrit cette phrase. Pardonnez-la  
moi encore; mais ne dites pas qu'il y a de la queue dessous.